

Normes et marginalités. Comportements féminins aux 19e et 20e siècles

Christiane Bernier

Volume 5, Number 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057683ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057683ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, C. (1992). Review of [*Normes et marginalités. Comportements féminins aux 19e et 20e siècles*]. *Recherches féministes*, 5(1), 186–189.
<https://doi.org/10.7202/057683ar>

Messing passent en revue les batailles qu'ont livrées les biologistes féministes et font ensuite l'inventaire des outils de recherche que celles-ci ont empruntés aux sciences sociales, au grand déplaisir de leurs collègues masculins, savants impartiaux et éloignés de toute action.

Passant des sciences humaines et sociales aux *sciences pures*, Roberta Mura traite de l'incidence de l'imaginaire sur celles-ci, analyse leurs métaphores souvent sexuées, souligne que c'est Descartes qui, en déclassant la Nature d'animée à inanimée, a effacé son image féminine, plus accueillante, et voit la métaphore de la science, par exemple les images terrifiantes de Bacon, comme menant à une réelle violence, que ce soit celle contre les femmes ou celle contre l'environnement.

En collaboration avec Christine Klein-Lataud, je viens moi-même de rassembler les textes d'un ouvrage collectif (*Paroles rebelles*, Éditions du remue-ménage, 1992) issu d'un atelier de l'Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens (APFUCC). Je sais par conséquent quel travail Roberta Mura a accompli en rassemblant les textes de *Un Savoir à notre image ?* Nous lui en sommes reconnaissantes. En plus d'une introduction très claire et de sa propre contribution sur les sciences pures, elle fait dans une conclusion générale la somme des points essentiels des quinze textes. L'oubli de la femme, son engouffrement dans l'Homme, versions caricaturales ou stéréotypées de la Femme, la femme responsable de tous les maux (ce qui équivaut à négliger, à inventer et à inférioriser les femmes), ce sont là les pires péchés du savoir patriarcal, un savoir que les féministes analysent, mettent en question, et tentent de transformer.

Toutes les auteures, note Mura, voient le danger d'un savoir féministe dogmatique qui ne serait pas non plus à l'image de la société. Ce qu'elles exigent, c'est un savoir non sexiste, un savoir qui, comme le disait Jacqueline Feldman en 1980, sert la sagesse. C'est, au fond, une exigence raisonnable et même réconciliatrice. Il faut espérer que nos collègues masculins s'intéresseront, eux aussi, à ce livre et le feront connaître à leurs étudiants et étudiantes.

Marguerite Andersen
Chaire d'études féministes (1987-1989)
Université Mont Saint Vincent

Normes et marginalités. Comportements féminins aux 19^e et 20^e siècles. Actes du colloque tenu à l'Université Libre de Bruxelles, les 11-12 mai 1990, Bruxelles, 1991.

L'analyse de divers aspects de la vie des femmes, constitués en comportements marginaux, pour ensuite organiser leur transformation en comportements conformes, au XIX^e siècle, voilà ce dont nous entretenons les actes du colloque international *Normes et marginalités. Comportements féminins aux 19^e et 20^e siècles*, organisé à l'Université Libre de Bruxelles, en mai 1990. En inventoriant les discours (juridiques, pédagogiques, moraux, littéraires) à partir desquels s'est construit l'idéal type bourgeois de classe et de sexe comme nouvelle norme sociale, les historiennes nous montrent à quel point les comportements féminins sont toujours renvoyés à une double marginalité (comprendre marginalité au sens d'« être en marge de »). La première, implicite,

transversale à toute pratique, tout discours : être femme c'est ne pas être homme, c'est vivre à partir de, en marge d'un homme, et ce sont les discours juridiques qui le manifestent le plus explicitement ; la seconde, être femme, c'est être Mère et c'est dire que, dans une vie de femme, tout aspect autre que ce rapport totalitaire à la maternité ne peut se vivre qu'en marge de celle-ci, à son extrême périphérie :

[...] il nous a semblé qu'au delà des contraintes multiples qui pèsent sur la société du 19^e siècle et qui ne sont pas limitées à la dualité sexuelle, la femme était la seule à avoir été soumise à un « plus petit commun dénominateur », la seule qui s'est vu « adjuger » un sort commun quelles que soient les différences sociales. Noble, bourgeoise, ouvrière ou paysanne, elle est toujours perçue et jugée en fonction de sa mission reproductrice : à ce titre, elle est toujours liée à son utérus qui justifie pour chacune d'elles la même dépendance (Gubin, p. 9).

Idéal type de la féminité, la sanctification de la maternité fut certes le discours sexué sociomoral le plus récupérateur (et présenté comme le plus rédempteur) des vécus féminins diversifiés ou même alternatifs, en ce qui a trait à la norme bourgeoise. Qu'on l'identifie dans les discours sous-tendant l'enseignement ménager, ou ceux avalisant les réformes sociales relativement aux prostituées, le stéréotype, plus tard freudien, de la vraie femme(mère) à mission familiale, fut la pierre angulaire de tout le système symbolique du libéralisme autant politique qu'économique. Restrictions morales qui touchent en premier lieu le corps des femmes, mais aussi la question des espaces réservés, un privé-public désormais dichotomisé et normé. Sur une autre note, c'est encore ce discours moral du cloisonnement et de l'enfermement dans des comportements spécifiques et des lieux prescrits, qui, tout comme pour les femmes, jouera pour les classes laborieuses. En effet, si des vertus spécifiques sont liées à chaque sexe, certaines le sont aussi à chaque condition sociale :

[...] société manichéenne, dominée par le concept de « bon », synonyme de conforme à l'ordre établi : bon élève, bon ouvrier, bonne domestique, bonne épouse, bonne mère... À l'inverse, « mauvais » implique toujours l'irrespect et la violation de la norme décrétée : mauvais ouvrier, mauvaise épouse, mauvaise femme, femme de mauvaise vie... (Gubin, p. 13).

Marginalités et marginalisations multiples, donc, qui nous sont aussi présentées dans certains parcours individuels de femmes, de celles qui, refusant la norme en voie d'élaboration, se placent d'entrée de jeu dans l'autre camp, du sexuel ou de la classe, se créant d'elles-mêmes marginales : écrivaines, féministes ou réformistes, avec leur regard, qui bien que lucide sur leur environnement, finit par être récupéré par la norme, au-delà même de la dissidence.

Voilà en très bref, un aperçu du contenu de l'ensemble des huit articles présentés dans les actes de ce colloque qui s'était tenu sous les auspices conjugués du CEC (Centre d'études canadiennes) et du GEIF (Groupe d'études interdisciplinaires sur les femmes, de l'Université Libre de Bruxelles). Il s'agit d'une contribution d'auteurs venant de cinq pays (Belgique, Canada, Italie, France, Espagne), et son intérêt majeur ne réside pas dans ce qu'il nous est possible d'apprendre sur ce qu'est la norme bourgeoise, ses stéréotypes, ses

marginalités, qui ne sont en fait que des redites, mais bien sur l'élaboration des processus de marginalisation, et leurs diversités, à partir et à l'aide desquelles elle s'est construite. Analyses parfois minutieuses et qui ont l'avantage de documenter de façon explicite et précise ce que l'on savait déjà, à savoir qu'en ce qui a trait aux femmes, la question de la dépendance et de la marginalisation, de l'enfermement, de la normalisation, de l'encadrement et du contrôle ne relève pas d'une juridiction nationale ou territoriale, mais d'un code symbolique.

Regardant de plus près ce que les auteures nous en disent, on peut davantage constater cette diversité d'expression des pratiques de femmes dans leur ambivalence, à l'aube de la modernité.

Comme nous le montre Nicole Arnaud-Duc à travers son analyse du *Dictionnaire général et raisonné de la législation Dalloz*, couvrant le droit français en vigueur de 1790 à 1842, les femmes ne sont guère présentes dans ce code législatif. C'est qu'en fait les femmes sans homme n'intéressent que peu le droit durant cette période. Même dans sa « marginalité », la femme y est peu représentée si ce n'est en femme adultère (non pour l'acte adultérin en soi, mais plutôt pour la rivalité entre hommes qu'il suscite) ou en prostituée, encore que celle-ci, à cette époque, soit davantage soumise aux contrôles médicaux et policiers que spécifiquement judiciaires. Ainsi, la femme, invisible sur le plan législatif, n'y apparaît donc que pour être protégée contre sa propre « nature ».

Maria-José Lacalzada de Mateo et Madeleine Frederic présentent des femmes ayant assumé une transgression personnelle des normes : Concepcion Arenal et Neel Doff. Leurs écrits tout autant que leurs actions participent du courant du libéralisme moral : la première s'élève contre l'antilibéralisme de la *Restoration* espagnole, tandis que la seconde témoigne de l'ascension sociale d'une femme qui s'extrait de la misère du bas peuple pour accéder au paradis bourgeois et à ses valeurs.

De leur côté, Annarita Buttafuoco, en prenant l'exemple du refuge pour femmes Mariuccia à Milan, et Andrée Lévesque, dans son étude du mouvement de réformes sociales dirigées par le Comité des Seize à Montréal, montrent que, même animées par un esprit de réforme, mues par des valeurs philanthropiques, les tentatives pour limiter la prostitution sont peu couronnées de succès. Très vite, les valeurs libérales mises de l'avant par les dirigeantes et les dirigeants se révèlent en conflit avec la provenance sociale des prostituées, dénotant l'incompatibilité entre ces deux mondes. Dès lors, on peut penser que ces œuvres étaient davantage destinées aux têtes bien-pensantes de la société, renforçant chez elles (et chez eux) une norme qui se formulait progressivement.

Marginalités fuyantes, imprécises au regard d'une norme qui cherche à se dire contre la pérennité des attitudes de l'époque précédente, mais surtout imperméables à la diffusion des valeurs libérales bourgeoises dans la mesure où les conditions de vie qui favoriseraient leur pénétration dans les milieux populaires sont absentes. C'est pourquoi on vendra aux filles l'idéal bourgeois de la maîtresse de maison, mère au foyer transmettant les valeurs dominantes, au moyen de l'établissement d'un réseau d'enseignement ménager, comme le montrent les analyses d'Éliane Gubin pour la Belgique de 1860 à 1900 et celle de Nicole Thivierge pour le Québec de 1880 à 1980. Dans ces analyses, on constate, d'une part, le peu d'effet d'appartenance de classe sur l'enseignement dispensé aux filles : on assigne aux femmes un même rôle, celui de

reproductrice, et cela, en dépit de leur statut social ; d'autre part, pour les filles de la classe ouvrière, le premier objectif de ces enseignements était de « gérer la pauvreté », c'est-à-dire d'apprendre aux femmes d'ouvriers à faire vivre une famille avec le salaire de l'ouvrier. En ce sens, en plus de reproduire les valeurs sexuées bourgeoises, ces enseignements étaient un instrument de stabilité sociale. La norme, véhiculée par l'enseignement ménager qui privilégie la mission familiale, traverse tout le siècle et se retrouve dans tous les pays. Et Catherine Mougnot, dans son analyse des femmes en milieu rural, montrera bien à quel point, à plus d'un siècle de distance, les réflexes de la société à l'égard des femmes demeurent constants.

Ces différents articles suscitent l'intérêt par ce qu'ils nous révèlent du détail et de la procédure, des processus de marginalisation, et des efforts qu'a nécessités la normalisation des comportements féminins. Cependant, on ne saurait passer sous silence les critiques de Jean-Pierre Nandrin, dans ses « Conclusions en forme d'interrogations », qui clôturent le livre. Doit-on, à sa suite, soulever des questions d'ordre méthodologique, comme celle de la partialité de certaines des sources historiques utilisées (la jurisprudence publiée est-elle révélatrice de la pratique quotidienne ?) ; ou encore celle du statut de ces sources (qui dit la marginalité ? Les marginales ? Les marginales intégrées dans la société ?). Difficile à dire si l'on ne se sent pas l'âme d'une experte, d'un expert.

Par contre, on peut s'interroger sur le questionnement qu'apporte Nandrin à propos de la problématique, concernant « le danger d'anachronisme qui guette l'historien » (et apparemment pas l'historienne) quant à la pertinence du concept « femme ». La femme existe-t-elle au XIX^e siècle, se demande-t-il : « Le sujet historique femme existe-t-il avant les combats féministes ? Ne procède-t-on pas à une projection quelque peu anachronique d'une préoccupation spécifiquement contemporaine ? ». Comment ne pas voir qu'affirmer cela c'est faire bien peu d'honneur aux historiennes qui n'ont cessé, depuis quinze ans, de mettre en lumière, justement, les combats féministes de la première vague et leurs porte-étendard : les Hubertine Auclert, Maria Deraisme, Flora Tristan, Alexandra Kollontaï, Crystal Eastman, etc. ; et que c'est aussi, pour un historien, faire bien peu de cas de l'histoire des femmes ! Serait-ce encore un regard fragmentaire, partial, sur l'histoire ? Avouant son ignorance... ou refusant de voir ?

Mais heureusement, que l'on se rassure : « les recherches sur l'histoire des femmes ont un bel avenir » concède-t-il en terminant !

*Christiane Bernier
Université Laurentienne
Sudbury*

Aline Charles : *Travail d'ombre et de lumière. Le bénévolat féminin à l'Hôpital Sainte-Justine 1907-1960*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, 191 p.

Un tel titre, étant donné la place qu'occupe généralement le bénévolat dans les hôpitaux, peut laisser croire que l'étude d'Aline Charles porte sur un aspect marginal ou périphérique de l'histoire de cet établissement qui, de nos jours, est